

Effractions : le podcast #17. Valérie Chansigaud au sujet du *Dernier des siens* de Sibylle Grimbart

« Il faut attendre le début du 19^e pour qu'on ait une idée plus précise de l'action de l'homme sur la nature et de son pouvoir néfaste de dégradation sur cette nature. »

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du Festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La quatrième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 8 au 12 mars 2023.

*Dans cet épisode, Lou, bibliothécaire à la Bpi, reçoit Valérie Chansigaud, historienne des sciences, pour évoquer les thématiques abordées dans *Le Dernier des siens*, de Sibylle Grimbart.*

Lou :

Le Dernier des siens est l'histoire d'une rencontre, d'une relation entre un homme et un animal. L'homme se prénomme Gus. C'est un jeune scientifique du 19^e siècle, envoyé en Islande par le Muséum d'histoire naturelle de Lille, dont il espère enrichir la collection et les savoirs. En 1835, il capture un grand pingouin rescapé d'une partie de chasse. Gus ignore que l'animal sera le dernier spécimen de son espèce, officiellement déclarée éteinte quelques années plus tard. Il choisit toutefois de le maintenir en vie et en captivité, et le surnomme Prosp. C'est ainsi que débute une cohabitation d'une quinzaine d'années, durant lesquelles ces deux inséparables personnages voyagent des Orcades aux îles Féroé, et de Copenhague aux fjords islandais. Au gré des projets personnels et professionnels de Gus, mais également en réponse à son inquiétude croissante sur l'avenir de Prosp et des grands pingouins. Sibylle Grimbart décrit ainsi, de façon touchante et subtile, l'évolution de la relation entre l'homme et l'animal : d'abord une coexistence forcée, empreinte de méfiance, à laquelle succèdent peu à peu une réelle curiosité, puis un attachement durable et réciproque. À la fois poétiques et documentés, les nombreux passages décrivant l'apparence et le comportement de Prosp sont particulièrement réussis. Ils invitent à s'interroger sur les transformations de l'animal au contact de l'homme, et vice-versa, mais aussi sur la perte que représente la disparition d'une espèce. Le Dernier des siens est un très beau roman, intelligent et émouvant.

Dans le roman, le personnage principal est envoyé aux Orcades afin de collecter des spécimens et de transmettre des observations au musée d'histoire naturelle de Lille. Quelle est l'importance de ce type d'expédition pour les universités et les musées scientifiques au début du 19^e siècle ?

Valérie Chansigaud : Les muséums, qui se constituent pour l'essentiel au début du 19^e siècle, sont avides d'enrichir leurs collections. Très souvent, il s'agit d'acquisitions de collections déjà constituées par des amateurs ou par des collectionneurs. Mais peu à peu, il y a également des expéditions qui sont faites au nom des muséums. Mais il ne faut pas se cacher que la plupart de ces expéditions destinées à rapporter des spécimens visent avant tout, comment dire... Ce sont des expéditions de commande. Il s'agit de rapporter des spécimens pour certains collectionneurs ou pour alimenter le marché très lucratif des spécimens d'histoire naturelle. Le besoin des muséums étant relativement marginal dans ce marché.

Gus porte sur son grand pingouin un regard scientifique. Il l'observe, il prend des notes et il le dessine aussi à plusieurs reprises. Quel rôle jouent les images dans la diffusion des savoirs naturalistes ?

Valérie Chansigaud : L'illustration naturaliste est au centre du projet de l'histoire naturelle. On ne peut pas imaginer l'histoire naturelle sans images. John Ray, un botaniste du début du 18^e siècle, disait qu'on ne pouvait pas imaginer un livre de botanique sans image, c'était comme un atlas géographique sans carte. On a besoin des images parce que – certes, il y a beaucoup d'ouvrages où il n'y a aucune illustration, les spécimens sont entièrement décrits par du texte –, mais très souvent, l'image participe à la compréhension de ce qu'on décrit par du texte. Il y a aussi un autre aspect à la place de ces images dans l'histoire naturelle, c'est que l'histoire naturelle est portée d'abord et avant tout, à partir de la Renaissance, par des collectionneurs. Et ils collectionnent tout autant des spécimens naturels, que ce soit des pierres, des fossiles, des exemplaires séchés de plantes, des animaux, taxidermisés ou pas, mais également ils collectionnent des images et, en fait, l'histoire des images en histoire naturelle est intimement liée à l'histoire naturelle elle-même.

Quelle place occupe le grand pingouin, en particulier, dans la prise de conscience des extinctions et donc peut-être l'émergence d'une mobilisation pour la protection des oiseaux ? Et à quelle cause attribue-t-on leur disparition à la fois à l'époque, quand on en prend conscience, et aujourd'hui avec les connaissances plus avancées ?

Valérie Chansigaud : Jusqu'au début du 19^e siècle, on n'avait pas de connaissance que l'être humain avait été capable de faire disparaître des espèces. On savait que des espèces avaient disparu depuis très longtemps. On a des fossiles, on débat beaucoup et pendant longtemps de ce que représentent ces fossiles. À quoi attribuer la forme de ces organismes vivants qui n'ont pas d'équivalent dans le

monde autour de nous ? Mais il faut attendre le début du 19^e siècle pour qu'on ait une idée plus précise de l'action de l'homme sur la nature et de son pouvoir néfaste de dégradation sur cette nature.

Le premier exemple que l'on a, circonstancié, de disparition d'espèces, c'est le dodo, un oiseau important en taille, un gros oiseau de l'île Maurice, qui disparaît au 17^e siècle, et c'est en 1824 que paraît le premier texte expliquant que cette disparition est imputable à l'espèce humaine. L'auteur, Fleming, qui est un Écossais, précise, c'est une notion quand même assez importante, que ce doit être le seul exemple que l'on connaît. Il émet éventuellement une hypothèse que d'autres espèces aient pu le suivre, mais pour lui, c'est un exemple unique, c'est ce qui est absolument spectaculaire.

Il faut attendre quelques dizaines d'années, ça va extrêmement vite en 1848, par un autre ouvrage, également sur le dodo, et là, on commence à dresser des listes qui vont être de plus en plus longues sur des disparitions d'espèces, modernes, contemporaines, du fait de l'action de l'être humain. Et en fait, le grand pingouin est un exemple parmi d'autres de ce phénomène.

Ce qui est spectaculaire pour les acteurs de cette époque, pour les naturalistes de cette époque, c'est que la disparition du grand pingouin ne se fait pas comme le dodo dans le passé, elle se fait dans le présent. En fait, sous leurs yeux mêmes, c'est tellement contemporain qu'on fait des enquêtes et on peut aller interroger les derniers pêcheurs qui, sur les côtes de l'Islande, vont aller chercher les derniers spécimens. Et par exemple, on va interroger les deux pêcheurs qui vont casser probablement les derniers œufs de grands pingouins en essayant de les prendre pour pouvoir les revendre sur le marché naturaliste. Donc c'est quelque chose qui est absolument important, mais qui s'inscrit dans une continuité. Le grand pingouin n'est pas la première espèce que l'on reconnaît à disparaître du fait de l'homme, mais c'est une preuve supplémentaire du fait de l'homme. Et il y a une notion importante, c'est que cette disparition n'est pas simplement qu'un phénomène scientifique, c'est aussi quelque chose qui a une dimension morale parce qu'on y voit la preuve du comportement insensé de l'être humain qui fait preuve de cruauté et d'égoïsme.

Gus prend peu à peu conscience de la disparition des grands pingouins, mais c'est une intuition qu'il peine à formuler, à accepter, puisqu'il y réfléchit dans les années 1830-1840, et il ne dispose pas des concepts et des théories scientifiques plus acceptés aujourd'hui ou du moins, plus connus. À quelle période réalise-t-on que beaucoup d'espèces, encore en vie à l'époque où on en parle, seraient susceptibles de disparaître ? Et quels sont les auteurs qui avancent cela, au-delà d'études de cas précis ?

Valérie Chansigaud : Alors c'est déjà quelque chose auquel on pense avant le moment où se passe cette histoire. En fait, ce qui m'a frappée dans la lecture de ce

livre, c'est qu'on a l'impression qu'effectivement, le héros prend conscience d'un phénomène, mais il est le seul. Alors que c'est déjà des choses dont on parle beaucoup en nommant certaines espèces. La disparition du dodo est datée. Enfin, on en prend conscience en 1824, donc bien avant le récit. C'est une information qui circule énormément, qui fait beaucoup écrire. Mais il y a également un phénomène plus diffus dans la société qui est décrit par énormément d'observateurs. C'est que, d'une certaine façon, on commence à décrire ce que l'on va qualifier aujourd'hui d'érosion de la biodiversité. Il y a énormément de témoignages dès les premières années du 19^e siècle sur la raréfaction de bon nombre d'espèces d'oiseaux extrêmement communes autrefois, la grive par exemple. Et la plupart des gens qui témoignent de ça n'ont aucun doute sur la cause, l'agent causal principal, à savoir l'être humain qui, par son comportement irréfléchi et encore une fois égoïste et cruel, fait disparaître ces espèces.

Dans un passage assez drôle du roman, Gus et sa famille découvrent le travail du naturaliste franco-américain Jean-Jacques Audubon, qui est notamment célèbre pour son ouvrage illustré Les Oiseaux d'Amérique. Peut-être un mot à la fois sur l'élaboration de cet ouvrage et sur sa réception en Europe et aux États-Unis ?

Valérie Chansigaud : Audubon est un naturaliste. Les Français ont tendance à considérer Audubon comme un Français parce qu'il est d'origine française, tandis que les Anglais et les Américains le considèrent comme un Anglo-Saxon étant donné qu'il va faire toute sa carrière aux États-Unis et en Angleterre, qu'il va être naturalisé américain et que vraiment il est intimement lié à cet univers anglo-saxon, qui est très particulier et assez différent de l'univers français. C'est vraiment un auteur américain quelque part.

Audubon est un naturaliste qui a l'idée de faire une faune des oiseaux d'Amérique qui a une particularité, c'est qu'il veut les dessiner grandeur nature. Alors pour un petit oiseau, un petit passereau, ce n'est pas très compliqué, mais pour un grand échassier, ça exige d'avoir des livres d'un format considérable. *Les Oiseaux d'Amérique* d'Audubon, qui est aujourd'hui le livre le plus cher lorsqu'il est en vente dans sa version complète dans les marchés d'antiquaires, sont des exemplaires qui atteignent des sommes absolument considérables. Il faut savoir que c'est un format dit « double éléphant » qui fait pratiquement un mètre de haut. Et effectivement, les oiseaux sont tous dépeints à l'échelle une. En fait, ils sont grandeur nature. C'est un ouvrage qui va être assez célèbre à son époque. Ce n'est pas le seul qui soit important. Il y en a d'autres qui ont joué un rôle scientifique beaucoup plus important.

Et ce qui est très intéressant, c'est que ce livre qui est imprimé en noir et blanc, puis coloré à la main — chaque planche est peinte, couleur après couleur à la main, imaginez le travail que ça peut représenter — en fait, va être diffusé à très peu d'exemplaires. Il y a en tout 200, 250 exemplaires qui seront fabriqués et commercialisés, à destination non pas des naturalistes, non pas des ornithologues, mais à destination des collectionneurs fortunés qui peuvent acquérir ce type

d'ouvrage. Ce qui est impressionnant chez Audubon, c'est qu'en définitive, son œuvre, qui sera connue par ailleurs parce qu'il y aura des versions meilleur marché, plus petites, plus approximatives, qui vont circuler, n'a pas une influence directe. On ne s'inspire pas de ses images, mais on va connaître le personnage. D'autant qu'à la fin du 19^e siècle, on va dénommer les premières sociétés de protection des oiseaux aux États-Unis avec son nom, on va parler de sociétés Audubon.

Comment se développe justement, au-delà des cercles scientifiques, ce mouvement de protection des oiseaux et quels types d'actions sont menés pour protéger ces espèces, en particulier ?

Valérie Chansigaud : La protection des oiseaux correspond à un mouvement assez ample, beaucoup plus ample qu'on ne pourrait l'imaginer, qui a ses racines dans le 18^e siècle. Au 18^e siècle, on s'intéresse et on dénonce de plus en plus les comportements cruels et égoïstes à l'égard des animaux. Ces deux mots sont constamment utilisés par tous les auteurs de ce siècle et du siècle qui suit pour dénoncer en fait, encore une fois, ce caractère destructeur, une destruction totalement gratuite des richesses de la nature.

Au 19^e siècle, ce mouvement va prendre notamment racine dans les importants mouvements de protection des animaux qui se forment. La première société de protection des animaux est créée en Angleterre en 1824, mais c'est un projet qui a au moins une trentaine d'années. Elle sera suivie beaucoup plus tard, dans les années 1850, par une société similaire en France, la *Société protectrice des animaux*, qui existe encore également. Et c'est un mouvement encore une fois très vaste, qui n'est pas forcément porté par la communauté scientifique, mais plutôt par la société civile qui se soucie effectivement de la destruction aveugle, et très souvent de façon acharnée, de la nature. Et ces mouvements vont se concrétiser au milieu du 19^e, dans les années 1850, d'abord en Allemagne, puis en Angleterre, puis aux États-Unis, la France arrivera très largement derrière, et qui cherche à protéger d'abord et avant tout des oiseaux insectivores, à la fois parce que ce sont des oiseaux utiles, mais également parce que c'est des oiseaux charismatiques.

Il y a une sorte d'ornithophilie qui se développe dans la culture occidentale, qui fait pendant d'une entomophobie : on a une peur complète des insectes. On a peur que sans les oiseaux insectivores, les insectes se multiplient tellement qu'ils finiraient par détruire la totalité des cultures, entraînant la disparition d'êtres humains. On est convaincu de ça. Donc il faut protéger les oiseaux insectivores parce que c'est le seul remède, le seul rempart que l'on a envers les insectes qui se mettraient sinon à pulluler. En fait, tous les témoignages qui débutent au début du 19^e, qui racontent la même histoire, à savoir l'érosion progressive des populations d'oiseaux, vont alimenter des courants de la société civile portés vers leur protection. Les premières mesures de protection se mettent en place dans les années 1850 en Prusse, puis un peu plus tard en Angleterre pour protéger des oiseaux de mer qui nichent sur les falaises et qui servent de cibles de tir à des chasseurs qui prennent le train, qui

viennent des villes le dimanche pour s'exercer au tir contre ces oiseaux. Il ne s'agit pas de les ramasser, il ne s'agit pas de les manger, c'est juste pour avoir une sorte de pratique sportive et qui aboutit à une destruction sans limite de ces espèces qui heurtent profondément la culture, la sensibilité de cette époque.

LECTURE

« Le pingouin avait faim. Les ailes écartées, il faisait des allers-retours entre Gus et le mur du fond contre lequel, tous les jours, Gus le nourrissait. Comme d'habitude, il se balançait de droite à gauche, mais d'une manière plus adroite qu'à l'ordinaire ; il ressemblait aujourd'hui à une oie pressée de rétablir l'ordre dans une basse-cour prise par l'anarchie. Cela aussi attendrissait Gus d'une façon inattendue : l'abandon sans retenue, l'aveu sans gêne de sa dépendance envers un être étranger, appartenant à une espèce avec laquelle il n'avait aucune coutume en commun.

Ce n'était pas de l'amour, ni de l'amitié, ce n'était même pas de la complicité. Le mot claqua quand il le formula : il se sentait *responsable*. Jusqu'à présent, il ne s'était senti responsable que de sa mère, une veuve qui avait mis tous ses espoirs, tous ses rêves de bonheur en ce fils dont elle avait couvé les études, et dont elle surveillait la future carrière. Mais là s'ajoutait la gratuité de son acte, dont il n'espérait aucune manifestation de gratitude, aucune connivence à l'avenir – ce qui n'était pas tout à fait le cas avec sa mère, puisqu'il craignait de la décevoir. Il devait aider le pingouin, le nourrir, le baigner, parce qu'il l'avait choisi un jour, parce que lui seul avait décidé de rendre cette créature captive, et aussi parce que – c'était encore plus important – l'animal le lui demandait, et qu'il était fragile, démuné, impotent, et en même temps *vivant*.

Gus le regardait avaler ses poissons, émettre des bruits de déglutition, des cris de réconfort, et il comprenait que sans lui, ce qui vivait, là, sur son sol, mourrait. L'impératif était rendu encore plus grand par leurs différences insurmontables, par le fait qu'ils ne se parleraient jamais, ne se comprendraient jamais, que la seule chose qui les unissait était une connaissance intuitive de la vie, qu'ils voulaient l'un et l'autre conserver. »

Cet épisode a été préparé par Lou Le Joly.

Merci aux Éditions Anne Carrière.

Lecture par Caroline Girard.

Réalisation : Michel Bourzeix et Gilles d'Eggis.

Musique : Thomas Boulard.

Ce podcast a été produit par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.